

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

Apr
21
75
Pet

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER

JUILLET

3ème Volume, 7ème Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

TYPOGRAPHIE DE LA “GAZETTE,” MONTREAL

1884

LES DEUX FRANCES

“ La France va mourir, a dit un faux prophète ;
L'ombre des vieux héros pleure sa gloire en deuil,
Et le spectre sanglant de la sombre défaite
Tristement vient s'asseoir auprès de son cercueil.”

Les peuples, à la voix de ce sinistre oracle,
Se dressent frémissants à l'horizon lointain ;
En effet, ce doit être un étrange spectacle,
Un grand peuple qui tombe, un astre qui s'éteint !

Quand dans un ciel serein l'éclipse passagère
Obscurcit du soleil le disque radieux,
La science, en alerte et prompte messagère,
Vers ce coin du grand ciel fait fixer tous les yeux.

De même, ô France aimée, un nuage qui passe
Interrompt-il l'éclat que tu jettes partout,
Les peuples étonnés, interrogeant l'espace,
Se demandent : “ La France est-elle encor debout ? ”

Oui, la France est debout ! Phare éclairant le monde
Des sommets orgueilleux aux plus humbles sillons,
Depuis plus de mille ans sa lumière féconde
Dispense à l'univers ses immortels rayons.

Oui, la France est debout ! Un jour de défaillance
Ne peut élabousser dix grands siècles d'exploits ;
Au cœur de tout français l'espoir et la vaillance
Sont des dons précieux légués par les Gaulois.

Le héros de Tolbiac, entrevoyant ta gloire,
 France, sur ton cimier, mit le premier fleuron
 Le jour où, consacrant sa brillante victoire,
 L'eau sainte du baptême a coulé sur son front.

Charlemagne te vit dans son sublime rêve
 Briller ainsi qu'au ciel un astre éblouissant,
 Alors qu'il te taillait du tranchant de son glaive,
 Sur les débris du monde, un empire puissant.

Plus tard, fiers généraux, souverains magnanimes,
 Penseurs profonds, oui, tous ont, à travers les temps,
 Tenus, grâce à l'éclat de leurs œuvres sublimes,
 Les esprits en travail, les peuples haletants.

Ils ne sont déjà plus ces jours si pleins de gloire
 Où l'Europe, attentive au seul bruit de ton nom,
 Attendait, pour tourner un feuillet de l'histoire,
 L'éclair de ta pensée au fond du Trianon.

Autrefois tu pouvais envoyer Lapeyrouse
 Promener ton drapeau dans des pays lointains ;
 Tu pouvais Aujourd'hui l'Angleterre jalouse
 Veut modérer ta force et régler tes destins.

Assise aux bords du Rhin, maîtresse de l'Alsace,
 Tu tenais en respect tous les princes tremblants.
 Mais le charme est rompu ; le Germain te menace,
 Noir vautour dont la griffe a déchiré tes flancs.

Vers le midi, regarde : un autre peuple oublie
 Que son vieux sol te doit sa jeune liberté ;
 Jalouse du passé, c'est l'ingrate Italie
 Qui, par delà les monts, se dresse avec fierté.

Tous tes voisins croyaient que, défaillante encore,
Pour défendre tes droits tes canons s'étaient tus ;
Mais sur ton horizon se dessine l'aurore
Des anciens dévouements, des antiques vertus.

Héros de Fontenoy, soldats de Gravelotte,
Qu'ils succombent vaincus, qu'ils meurent triomphants,
La France qui sourit, la France qui sanglote,
Dans ces braves couchés reconnaît ses enfants.

Ces soldats malheureux que la sombre dérouté
Comme les blés faucha, n'ont pas désespéré.
Quand se fermaient leurs yeux, l'amertume du doute
Au cœur de ces mourants n'a jamais pénétré.

“ Après nous, disaient-ils en tombant sous les balles,
Surgiront d'autres bras jeunes et vigoureux.
Emus, nous entendrons leurs clameurs triomphales,
Car, braves comme nous, ils seront plus heureux.”

Aussi pleine d'espoir la France se relève
Et rêve sur son front l'éclat des anciens jours,
Sans demander sa gloire à l'éclair de son glaive,
Sans demander sa force au bruit de ses tambours.

Peuples jaloux, croyant la France à l'agonie,
Vous la comptiez à peine au rang des nations ;
Vous aviez oublié que son puissant génie
N'a pas besoin de Mars pour jeter ses rayons.

Un jour, vous aviez cru qu'un vêtement de gloire
Tissé depuis mille ans peut tomber par lambeau,
Et que l'envie éteint l'éclat de son histoire
Comme un souffle vulgaire éteint un vil flambeau,

Au milieu des éclairs de l'ardente mêlée,
Quand le fer du hulan fouille ses flancs ouverts,
La France se redresse, et sa main mutilée
Tient encore le flambeau qui guide l'univers.

Quelle est donc cette nef échappée au naufrage,
Voguant voiles dehors sans souci des dangers ?
Saluez, c'est la France ! Elle a vaincu l'orage
Et recueille en passant les peuples naufragés.

Mais au puissant navire il manque une boussole
Que la vague enleva des mains du timonier :
C'est la foi de Clovis, c'est la foi qui console
Ceux que le pont, au soir, rassemble pour prier.

Ainsi de tes conseils l'antique foi bannie,
O France, veille encor dans tous les humbles cœurs,
Et du signe sacré l'influence bénie
Pour ta gloire fait plus que tes drapeaux vainqueurs.

Cette croix qu'on dérobe aux regards de l'enfance,
On voudrait sur ton front en effacer le seau
Et te faire oublier que ton pouvoir, ô France,
Eut ce bois pour emblème et la foi pour berceau.

Lorsque tu fis flotter ta superbe bannière
Sur les forts de l'Annam, au pays des Kroumirs,
De tes braves soldats l'héroïque poussière
Naguère s'est mêlée au sang de tes martyrs.

Car la croix sur ces bords a devancé l'épée,
Car livrant aux faux dieux de suprêmes assauts,
La croix avait marqué, noble et sainte épopée,
Le rivage où devaient aborder tes vaisseaux.

L'apôtre et le soldat aux quatre coins du monde
Jadis marchant ensemble et fiers d'être français,
Ont jeté de la foi la semence féconde
Et récolté pour eux l'oubli de leurs bienfaits.

De tous ces dévouements qu'aux jours de ta puissance
Tu prodiguais partout, de tous ces grands combats,
De tout ce sang versé, que reste-t-il, ô France ?
Des souverains jaloux et des peuples ingrats.

Du moins sur cette rive il est une œuvre sainte
Que n'ont pu renverser ni le temps ni l'oubli.
Cette œuvre se révèle en cette vaste enceinte
Par l'orgueil satisfait du travail accompli.

Quand la révolte jette à l'Europe affolée
Le souffle précurseur des noirs événements,
Contemple sur nos bords, un instant consolée,
L'œuvre qui survit seule à tous tes dévouements.

Pendant qu'à l'Océan la Moselle allemande
Porte encore les pleurs qu'à Sedan tu versais,
Pendant que le Germain sur le Rhin seul commande,
Le Saint-Laurent fidèle est demeuré français.

Car le puissant drapeau qui flotte sur nos têtes
Garde nos vieilles lois, nos jeunes libertés ;
Car il voit sans envie au milieu de nos fêtes
L'écharpe aux trois couleurs briller à ses côtés.

On dirait que le Temps, ployant son aile immense,
Sur ces bords fortunés a suspendu son cours,
Puisqu'après plus d'un siècle on retrouve la France
Avec ses vieilles mœurs, la foi des anciens jours.

Pendant que l'Ancien monde, ébranlé dans sa base,
 Voit ses temples déserts et ses trônes brisés,
 Quand le souffle du mal l'enveloppe et l'embrase,
 Comme aux jours du saint Roi nous avons nos croisés.

Ici ton héroïsme a laissé des empreintes,
 Le long des grands chemins et des humbles sentiers
 L'œil étonné croit voir se dresser, ombres saintes,
 Tes modestes martyrs et tes héros altiers.

Ce sont eux qui toujours ont soufflé dans nos âmes
 L'espoir qui les guidait dans leurs puissants travaux
 Et la foi, ce soleil dont les célestes flammes
 Ont éclairé leurs pas dans ces pays nouveaux.

La haine au noir venin, l'envie au teint livide
 Là-bas soufflent sur toi du Nord et du Midi ;
 Du Tibre jusqu'au Rhin plus d'une dent avide
 Voudrait mordre aux rameaux de l'arbre reverdi.

Sur nos rives ne croît la haine ni l'envie ;
 Malgré l'oubli d'un siècle ici fleurit l'amour.
 A sa fête superbe un peuple te convie
 Et t'acclame à genoux car il te doit le jour.

Quelque soit le drapeau sous lequel tu t'abrites,
 Bannière aux fleurs de lys, cocarde aux trois couleurs,
 Nous n'insultons jamais à tes gloires proscrites ;
 Ta joie est notre joie et tes pleurs sont nos pleurs.

Glorieuse ou vaincue, empire ou république,
 Tu te nommes la France et nous t'aimons toujours,
 Sans jamais demander quelle tâche héroïque
 Ni quelle émeute encor fait battre tes tambours.

Aussi des hauts sommets, des profondes vallées
Mille clochers lançant leurs flèches vers les cieux,
Nous envoient en ce jour leurs joyeuses volées
Et redisent ton nom, ô pays des aïeux.

Nous retrouvons partout notre race intrépide ;
Il faut plus de soleil à l'érable qui croit ;
Le torrent qui grossit, dans sa course rapide,
Fait déborder ses eaux de son lit trop étroit.

Sans faiblesse et sans peur, nous poursuivons le rôle
Que Dieu nous a marqué dans ses vastes desseins.
Vers les champs de l'ouest, vers les frimas du pôle
Voyez se diriger ces vigoureux essaims.

Ils sont les éclaireurs de notre race en marche
Vers le progrès qui luit à l'horizon obscur.
Le prêtre les dirige et l'autel, nouvelle arche,
Marque et bénit l'endroit du village futur.

Car ils vont dans les bois, car ils vont dans la plaine
Emportant avec eux et leur langue et leur foi,
Legs précieux qu'un jour la terre américaine
Reçut d'un fier marin, messager d'un grand roi.

Ainsi quand les anciens, fuyant la cité reine,
Cherchaient d'autres foyers sous de plus calmes cieux,
Sans jamais déroger à la fierté romaine,
Pour conjurer le sort ils emportaient leurs dieux.

Par le mousquet, par la parole et la cognée
Nous nous sommes frayé, mère, un large chemin.
Aussi des vieux colons l'héroïque poignée,
Foule immense aujourd'hui, sera peuple demain.

Le but de nos efforts, la suprême espérance
Qui s'obstine en nos cœurs et les fait battre tous,
C'est de fonder un jour sur ces bords une France
Dont tous les vrais français soient surpris et jaloux.

Déjà, frères aînés, le castor peut sans crainte
Prendre place au côté du lion radouci.
Vous pouvez contempler notre liberté sainte
Plus jeune que la vôtre et plus sereine aussi.

Effaçant de son front une date fatale,
Espoir de l'avenir, gage de nos succès,
Déjà Stadaconné, la vieille capitale,
Vous montre avec orgueil un gouverneur français.

Aussi levant nos yeux pleins de reconnaissance
Vers Dieu qui de là-haut nous guide et nous bénit,
Que de nos cœurs ce cri du psalmiste s'élançe :
Non fecit taliter omni nationi !

M. J. A. POISSON.

24 Juin 1884.

LETTRE PARISIENNE

SOMMAIRE.—La littérature naturaliste.—Une avalanche de romans.—Sapho, d'Alphonse d'Audet.—George Ohnet et Lise Fleuron.—La Veuve.—Andrée.—Les récits créoles.—L'éditeur idéal.—Nos historiens.—Vie de Monseigneur Dupanloup, par l'abbé Lagrange.—Mort du comte d'Haussoville.—Les Aquarelles de Gavarni.—L'exposition Meissonier.—Le fanatisme de l'exactitude.

Beaucoup de volumes et peu de livres, une foule d'ébauches, un petit nombre d'œuvres sérieuses, marquées au bon coin, fortes par le talent et l'honnêteté. C'est une vérité élémentaire qu'une littérature reflète l'état moral d'un peuple, et chez nous, français de France, on rencontre le mérite à chaque pas, mais les caractères y sont rares, infiniment rares. La plupart sacrifient au veau d'or, et loin d'élever l'âme de leur public, ils descendent jusqu'à lui, s'empressant de lui servir les ragoûts qu'il préfère, fussent-ils épicés, sophistiqués, capables de troubler sa cervelle et son estomac. Sous le nom de *naturalisme*, de prétendus novateurs ont imaginé ou plutôt ressuscité une littérature romanesque dont la dépravation dépasse toute idée, qui fait le vide autour de la pensée, supprime l'art et réduit la mission de l'écrivain à une sorte de photographie des actions basses, triviales et honteuses. Ces messieurs oublient que l'art est une réparation des défaillances du réel, qu'il consiste à peindre les choses non comme elles sont, mais comme elles devraient être, qu'il n'y a pas seulement des maladies, des égoûts, des vices, mais qu'il y a aussi des gens bien portants au moral et au physique, des fleurs, des vertus et des harmonies. C'est une littérature de détritüs dont M. Emile

Zola est le grand prêtre, et qu'il faut aborder, en se bouchant le nez et armé d'une pelle, d'un balai et de désinfectants ; derrière lui marchent une tribu de jeunes lévites qui exagèrent les défauts du maître, imitent ses verrues, grossissent ses monstruosité, érigent en principes ses extravagances, divinisent ses pensées les plus nauséabondes.

Dieu soit loué ! Ces messieurs ne règnent pas encore tout-à-fait et plus d'un commence à regimber contre leur domination. Le volume que M. Richepin vient de publier sous le titre les *Blasphèmes !* a produit un sentiment de stupeur et de dégoût dont j'augure bien ; mais sans aller aussi loin, il est d'autres écrivains, très-nombreux, qui laissent horriblement à désirer et dont les œuvres contiennent bien des pages malsaines : le bien et le mal y sont mêlés de la façon la plus habile, la morale la plus pure y côtoie la corruption la plus raffinée, leurs auteurs se préoccupent non de frapper juste, mais de frapper fort, leur jugement repose sur des bases chancelantes, et leur psychologie me semble une psychologie d'hôpital. Du talent, ils en ont beaucoup, mais ils l'emploient un peu au hasard : tant mieux s'ils tombent sur la vérité, et tant pis s'ils tombent sur l'erreur. Encore une variété de la littérature de décadence, et je ne demande pas que tous nos romans soient de ceux dont la mère permettra la lecture à sa fille, mais serait-ce trop exiger de vouloir qu'on n'en bannisse pas l'idéal, l'amour du beau et du bien, que l'honnête homme y fut intéressant et eût parfois le dernier mot ?

En ce moment, les romans pleuvent comme grêle, et paraphrasant l'invocation de Boileau à Louis XIV, j'aurais bien envie de prier messieurs les écrivains de ménager un peu le lecteur qui pourrait bien cesser de lire.

Il y en a de toutes les couleurs, des bleus, des rouges, des roses, des romans-feuilletons, et des romans de reportage, des romans de mœurs et des romans de revues, des romans pour l'enfance et des romans pour hommes, des romans pour lire en chemin de fer et des romans pour s'endormir. Le seul dénombrement remplirait toute une lettre, comme les énumérations du bon Homère qui remplissent des pages entières. Je me bornerai à vous en dire quelques mots et à citer ceux que je crois les plus remarquables.

Parmi ceux-ci, figure assurément *Sapho*, d'Alphonse Daudet, un de nos romanciers les plus à la mode, élève de Balzac et de Flaubert, doué d'un talent très-personnel, observateur d'une finesse extrême, esprit de détail et de nuances. M. Alphonse Daudet est un lettré de bonne école, il a de la fortune et les éditeurs lui font un pont d'or ; il travaille à loisir, cisèle son œuvre et la remet vingt fois sur le métier. On lui doit *Les contes de mon moulin*, *Fronion jeune et Risler aîné*, *Petit-Chose*, *Tartarin de Tarascon*, le *Nabab*, les *Rois en exil*, et *Numa Roumestan*, etc. Cette fois, il nous montre les pesants lendemains des jours légers, des ivresses stériles de la vingtième année, et c'est des regrets, des douleurs, des remords qui les remplissent le plus souvent qu'il a fait son livre. Il y a là certains défauts, mais hâtons-nous de l'oublier en faveur des qualités. J'en détache une page charmante d'une lettre, une délicieuse silhouette : les deux *bessonnes*, les deux petites sœurs avaient disparu de la maison paternelle.

“ Enfin, mon cher enfant, pour ne pas faire durer cette pénible histoire, le lundi matin, nos petites nous furent ramenées par les ouvriers que ton oncle occupe dans l'île et qui les avaient trouvées pâles de faim et de froid, après cette nuit en plein air, au milieu de

l'eau. Et voici ce qu'elles nous ont conté dans l'innocence de leurs petits cœurs. Depuis longtemps l'idée les tourmentait de faire comme leurs patronnes Marthe et Marie dont elles avaient lu l'histoire, de s'en aller dans un bateau sans voiles ni rames, ni provisions d'aucune sorte, répandre l'évangile sur le premier rivage où les pousserait le souffle de Dieu. Dimanche donc, après la messe, détachant une barque à la pêche et s'agenouillant au fond comme les saintes femmes, tandis que le courant les emportait, elles s'en sont allées doucement, échouer dans les roseaux de la Piboulette, malgré les grandes eaux de la saison, les coups de vent, les *révouluns*... Oui, le bon Dieu les gardait, et c'est lui qui nous les a rendues, les jolies, ayant un peu fripé leurs guimpes du dimanche et gelé la dorure de leurs paroissiens. On n'a pas eu la force de les gronder, seulement de grands baisers à bras ouverts ; mais nous sommes tous restés malades de la peur que nous avons eue."

Parmi les romans à succès de bon aloi, je m'empresse de vous indiquer *Lise Fleuron*, de George Ohnet, l'auteur très-applaudi de *Serge Panine* et de ce *Maître de Forges* qui est en train de faire son tour d'Europe. George Ohnet est ce qu'on appelle un romancier bourgeois. Ne cherchez pas dans son œuvre les grands élans, les descriptions magnifiques, les coups-d'œil poétiques, ni les traits d'esprit ; mais beaucoup d'honnêteté, une certaine fraîcheur de sentiments, l'entente du dialogue, de la mise en scène, et quelque force dramatique. Un de mes amis me disait : c'est du Sardou du 17ième ordre. Soit, mais il plaît, et il n'a pas tort de plaire. Ce *Maître de Forges* qui arrive à sa deux-centième représentation au Gymnase fait couler bien des pleurs. Qu'il imite ou non Scribe, Octave Feuillet et Sardou, M. Georges Ohnet a un talent très-réel et très-sain, qui, j'en suis sûr, charmera vos lecteurs canadiens.

Je viens de prononcer le nom d'Octave Feuillet, et c'est pour moi l'occasion de rappeler que cet illustre maître a publié *La Veuve*, roman plein de pages exquises, écrit dans un style irréprochable qu'on ne rencontre plus chez les jeunes. *La Veuve* a paru, il y a quelques mois déjà, chez Calmann Lévy, mais les livres d'Octave Feuillet sont toujours bons à citer ; il a bu l'eau de la Fontaine de Jouvence, et on retrouve dans *la Veuve* l'auteur aimé de Sybille, du Roman d'un jeune homme pauvre, des Proverbes. On l'a appelé le Musset des familles. Serait-ce lui adresser un reproche que de le placer au-dessous d'un de nos plus grands poètes ?

Andrée, tel est le titre du roman que M. Georges Duruy vient de donner à la Revue des Deux Mondes. C'est un début des plus brillants, qu'on a beaucoup remarqué dans le monde littéraire et qui fait grand honneur au jeune écrivain. Ce dernier a du reste de qui tenir, car son père M. Victor Duruy, l'ancien ministre de l'Instruction Publique du second Empire, compte parmi nos bons historiens, et son frère M. Albert Duruy est un des rédacteurs les plus distingués de la Revue des Deux Mondes. Beaucoup d'esprit, de trait, un style élégant, harmonieux, raffiné, une grande abondance de pensées ; l'auteur a même les défauts de ses qualités, trop de sève, trop d'idées, il se complait un peu trop dans l'étude de ses personnages qu'il détaille avec un soin minutieux, les arbres empêchent de voir la forêt. Il y a, par exemple, dans la seconde partie, une scène de duel entre deux amis qui est absolument parfaite : la provocation, la lutte, les sentiments qui agitent les combattants sont rendus avec une maëstria extraordinaire.

Une série de jolis romans, gracieux et honnêtes, et de bons livres de voyages, chez l'éditeur catholique Oudin, un des hommes les plus charmants que je connaisse.

M. Oudin est généreux, délicat dans ses procédés, gentleman jusqu'au bout des ongles, et cependant il fait ses affaires, ce qui prouve que le succès peut s'allier avec la morale la plus scrupuleuse. Parmi ses dernières publications, signalons : *Nos Petites Colonies*, par Fernand Hue et Georges Haurigot ; *Autour du Tonkin*, par Archibald Colquhoun ; *De France à Sumatra*, par Brau de Saint-Pol Lias ; *Voyage au Pays des Maronites*, par Me d'Aviau de Piolant ; *Les Pyrénées Françaises*, par Paul Perret ; *Le Prince et le Pauvre*, traduit de l'anglais, d'après Mark Twain, par Paul Largillière ; *Pillone*, par Guillaume Bergsoé ; *Les Récits Créoles* de Charles Baissac. Ces *Récits Créoles* méritent une mention spéciale ; l'auteur nous y parle de notre vieille Ile de France, aujourd'hui dissimulée sous le nom de l'île Maurice, et pourtant restée française par son esprit, ses mœurs, sa littérature ; il nous intéresse avec ses tempêtes, ses fièvres et ses naufrages, ses champs de cannes et ses forêts, ses bons nègres et ses planteurs, sans parler de ses types féminins. Dédaignant de relier ses épisodes par un roman de longue haleine, il les donne tels qu'il les a connus, sans longueurs inutiles. Sa manière d'écrire est singulièrement concise, fine, pleine de délicats sous-entendus. Aussi va-t-on jusqu'à la fin de ces 24 petites nouvelles, où la quantité ne nuit pas à la qualité. *L'humour* circule dans l'œuvre entière (j'en atteste le Naufrage de deux hommes et d'un coq) ; elle égale ces croquis originaux où vous ne rencontrerez ni un voleur, ni un policier. Par exemple, vous y trouverez un coquin d'une espèce particulière, un fabricant de faux quinquina, puni par la mort de son propre enfant qu'il fait tuer sans le savoir avec des potions frelatées. Rassérénons-nous à la lecture de *Maguille*, de *Mademoiselle Aurore*, de *ma Cousine Emma*, du *Baromètre de mon oncle*, autant d'idylles terminées par autant de bons mariages. Sans le mariage, que deviendrait une colonie. Et gardons-nous d'oublier

deux légendes trop drôles pour n'être pas vraies : *Par le plus court* et *Tué par le Bon Rollin* ; trois contes d'enfant : *Le Voyage de Montagnette au Pays des Coqs*, *Monet Rouge*, et *la Poupée de Marie*, trois choses exquisés de sentiment et de grâce naïve. Dieu sait pourtant si le genre est difficile.

Si nos romanciers ne satisfont pas toujours la critique, celle-ci trouve la plus large compensation du côté de nos historiens. Beaucoup d'œuvres vraiment fortes, originales, puisées aux sources inédites, ont vu le jour depuis peu, et pour aujourd'hui, je ne veux qu'en donner ici quelques-unes : Les de Witt, par M. Antonin Lefebvre-Pontalis, ancien député ; Une histoire de la Monarchie de Juillet, par M. Thineau Dangin, qui comprendra six volumes ; Un Bourgeois de Paris en 1793 par Edmond Biré ; la Vie de Monseigneur Dupanloup par l'abbé Lagrange ; la correspondance inédite de Mallet du Pau ; les Souvenirs de Gustave Claudin ; l'Allemagne par M. Rothan, l'ancien ministre plénipotentiaire qui publia ces années dernières des livres si révélateurs sur les préliminaires de la guerre de 1870.

Très-passionnant, le récit de l'abbé Lagrange sur notre grand évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup. Quelle prodigieuse activité ! Quelle âme de patriote ! Quel homme d'action. Député et évêque, il menait tous ses devoirs de front, sans en négliger un seul. Par ses discours, ses lettres, ses brochures, ses démarches infatigables, il conseillait, stimulait, traçait des programmes, jetait des cris d'appel et de ralliement. En même temps, à l'Académie française, il combattait avec son infatigable ardeur l'élection de Littré, il faisait un voyage à Rome, il en-

tretenait une immense correspondance, il publiait des mandements et des brochures sur les questions religieuses. Il s'occupait de son petit séminaire avec autant de sollicitude que de la Restauration où il voyait le salut de la France. Il confessait, il dirigeait de près et de loin, par des lettres qui étaient souvent de véritables traités, d'où il réglait tout, dans le plus minutieux détail, les âmes qui s'adressaient à lui.

M. l'abbé Lagrange nous raconte de curieux souvenirs de l'occupation de l'évêché par les Prussiens en 1870. Mgr Dupanloup avait publié une lettre pastorale qui les avait irrités, à cause d'une allusion à leur dureté envers la France, et d'une citation de Grégoire de Tours sur la délivrance d'Orléans, qui rappelait le souvenir d'Attila et des Huns. On envoya à l'évêque un capitaine qui vint lui parler en traînant son sabre et en se plaignant d'avoir attendu cinq minutes. Il répétait à tout propos, de manière à bien convaincre ses interlocuteurs : " Nous ne sommes pas des Huns, nous sommes des gens civilisés." D'ailleurs les Huns ne buvaient pas de champagne et ces vainqueurs *civilisés* en buvaient volontiers. Ils ne manquèrent pas d'en requérir à l'évêché et n'en voulurent pas croire la réponse de leur *hôte*, qu'il n'était jamais entré une bouteille de champagne dans ses caves. En gens pratiques et pénétrés d'une sage défiance, ils demandèrent à s'en assurer et remontèrent stupéfaits : " Qu'un évêque si célèbre en Allemagne n'eut pas de champagne chez lui."

Mgr Dupanloup avait le zèle et les ardeurs d'un apôtre. L'amour des âmes fut sa grande passion avec l'amour de la France. Notons encore l'amour de la nature et de l'enfance. M. l'abbé Lagrange nous en conte des traits charmants. Quel tableau de genre pour un peintre que celui de ce vieil évêque à la tête blanche,

chargé d'ans, de mérites et de gloire, la tête penchée vers un blondin de cinq ans qu'il entourait de son bras, et qui venait s'établir à son bureau, ravageant ses notes, cassant ses crayons et fourrageant à travers ses bagues pastorales. "Laissez-le faire, c'est mon ami, disait doucement l'évêque quand on voulait mettre le holà."

Mgr Dupanloup avait l'esprit le plus aimable et n'était pas ennemi d'une douce malice. Un jour, parlant d'un républicain fort connu, qui était ministre de l'instruction publique et entretenait d'excellentes relations avec le clergé, il lui échappa de dire : "ce diable d'homme sera cardinal avant moi."

Avant de quitter l'histoire, rendons un dernier hommage à la mémoire de deux hommes qui lui ont dû leur illustration, M. Mignet et le comte d'Haussoville, tous deux membres de l'Académie française. Le dernier a donné un ouvrage en 9 volumes sur le *Premier empire et la Papauté*, qui est resté classique ; c'était le type du lettré de grande race, spirituel comme Voltaire, érudit et courtois, patriote ardent et libéral éclairé. Il était beau-frère du duc de Broglie. A son enterrement qui a eu lieu à Ste Clotilde la semaine dernière, on remarquait M. le comte de Paris qui, en sa qualité de chef de la maison de France, avait pris place au premier rang avant le cortège, puis la famille, et après celle-ci les autres princes d'Orléans dont M. d'Haussoville fut toute sa vie l'ami fidèle et le conseiller indépendant.

On vient de vendre à l'Hôtel Ducrot une série d'aquarelles du célèbre caricaturiste Gavarni. Concierges grincheux, masques avinés, Gobseck aux doigts crochus,

Thomas tireloque, tous les types de la bêtise humaine et du vice parisien, revivent dans ces esquisses lumineuses, et qui éclairent d'un jour si lumineux leur époque. Gavarni était un moraliste à sa manière, et il vous campait ses bonhommes de telle sorte qu'ils vous criaient en quelque sorte leurs pensées.

Voici la série des concierges ; une vieille portière, la trogne avinée, la main sur la hanche, armée de son balai, véritable sorcière échappée du sabbat. Gavarni écrit au-dessous : Les mauvais locataires, ça vient des concierges. Un locataire est ce qu'on le fait.

Il savait admirablement présenter le vagabond sans domicile, à la mine patibulaire, voleur de grands chemins ou assassin sur la route de Toulon. *Je cherche un bailleur de fonds*, telle est l'idée qui tourmente un gredin posté au coin d'un bois, avec une trique et prêt à faire un mauvais coup. *Considérations sur l'abus des gendarmeries*, met-il au bas d'un groupe de ces philosophes du pavé et du ruisseau.

Les ivrognes sont encore plus gais avec leur tenue débraillée ; ils inspirent à Gavarni cette boutade humoristique : *c'était pour se donner des forces*. En voici un autre qui, assis à une table de cabaret, fait risette à une bouteille et pense tout haut : *Les semaines que le dimanche tombe un lundi, les femmes marronnent*.

C'est en un mot l'histoire populaire et joyeuse de la France qui se dessine, mais ne s'écrit pas ; la vente a admirablement réussi et les aquarelles ont été couvertes d'or. Chose étrange, ce que Gavarni aimait surtout, c'était les mathématiques ; la *musique des nombres*, comme il les avait baptisés. Il avait, nous dit M. Paul Eudel, la passion du calcul intégral comme Ingersalle du vio-

lon. Sa seule ambition était de trouver un théorème qui l'immortalisât : le théorème Gavarni. Il se livrait à la recherche incessante de la quadrature du cercle, du mouvement perpétuel et de la direction des ballons.

* * *

Parmi les nombreuses expositions qui sévissent en ce moment à Paris, exposition du Palais de l'Industrie, exposition des artistes refusés, exposition de la race canine aux Tuileries, etc... il faut s'arrêter un peu à l'exposition des œuvres de notre grand peintre Meissonier. Quelqu'un me disait ces jours-ci qu'avec les lycées laïques de jeunes filles, on aurait bientôt plus d'instituteurs que d'élèves, je crois un peu qu'il y aura plus de peintres que d'amateurs et qu'on en viendra à nous payer pour aller regarder leurs œuvres. Il y a de quoi avoir une indigestion, de quoi avoir des nausées. Je fais une exception pour Meissonier : 190 toiles, presque toutes d'une rare perfection, le dessus du panier de l'œuvre de cet artiste si consciencieux. C'est un régal exquis, qui peut s'absorber en une heure, sans fatigue pour les yeux, sans torticolis, comme à ce Palais de l'Industrie, où on finit par attraper de véritables névralgies.

Un ami de Meissonier m'a donné de curieux détails sur cet artiste, qui est fantasque comme une belette et capricieux comme une jolie femme. Dernièrement il rencontre M. Alexandre Dumas qui va droit à lui et lui tend la main. Meissonier répond à peine, prend un air gêné, contraint, et s'éloigne après une minute de conversation. Dumas s'en va très étonné de cet accueil. A peine rentré chez lui, il entend carillonner à la porte, voit Meissonnier qui se jette dans ses bras et lui fait mille excuses : " Ah, cher ami, je vous demande pardon,

j'étais distrait, je voyageais dans le pays des songes et je me suis conduit comme un malotru à votre égard." Meissonier jette l'argent par les fenêtres, il dépense chaque année trois, quatre cent mille francs, et vous viendriez lui offrir la pierre philosophale qu'il ne serait nullement embarrassé : un matin, par exemple, il regarde de travers le château qu'il a près de Paris et qui est tout simplement une merveille. Un détail lui a déplu. Pan, voilà le château à bas, et recommencé. Il a la manie du cheval, se croit un sportsman émérite, et n'entend pas la plaisanterie là-dessus, pas plus que sur sa petite taille : c'est un caractère altier, dominateur, un peu semblable à celui de ce Napoléon 1er qu'il a peint si souvent ; cœur généreux, âme superbe, enivrée d'infini. Il a des toquades étranges, ainsi un jour la fantaisie lui a pris d'être nommé sénateur, tout simplement parce que Victor Hugo l'était. Heureusement ce caprice lui a passé comme il lui était venu.

On sait qu'il n'a jamais peint que d'infiniments petits tableaux dont la plupart mesurent moins d'un pied carré ; aussi, malgré son talent extraordinaire, beaucoup trouvent que cela ne vaut pas les grandes toiles qui exigent plus de souffle, plus de largeur, plus de coup d'aile ; beaucoup estiment qu'entre les uns et les autres, il y a la même différence qu'entre un Benvenuto Cellini et un Michel-Ange, un sonnet et les poèmes du Dante, une comédie en un acte et une tragédie de Shakspeare. On a même dit très-injustement qu'il n'était qu'un peintre de tabatières. Mais cette peinture au microscope, s'élargit, s'épanouit, devient en quelque sorte de la peinture au télescope en passant par l'âme du dilettanti ; et puis Meissonier a remis en honneur la maxime d'Ingres que le dessin c'est l'honneur et la probité. Voulez-vous savoir à quel point il pousse le fanatisme de l'exactitude. Apprenez ce qu'il fit quand il voulut

peindre son 1814. Il fit passer la charrue dans les allées de son parc de Poissy ; puis quand le sol fut bien défoncé, on y jeta du plâtre pour figurer la neige. Le cadre ainsi préparé, il s'installa dans un tombereau que l'on conduisait au pas d'un cheval aux allures tranquilles. Derrière le tombereau cheminait, réglant sur lui son allure, le cheval blanc qui devait être dans le tableau la monture de l'empereur. A chaque pas dans ce sol défoncé, le cheval marquait son allure devant le peintre qui, le crayon en main, prenait, pour ainsi dire au vol, le croquis de ses mouvements. Cela fait penser à cette légende d'un artiste assassinant son modèle attaché à une croix, afin de mieux surprendre sur son visage, les affres de l'agonie du Christ expirant. Au moyen âge, Meissonier eût pu être ce peintre là.

DEUXIÈME LETTRE

2 juillet 1884.

SOMMAIRE.—M. Gustave Droz.—Tristesses et Sourires.—La fièvre verte.—Comment on tire parti de ses défauts.—Un procès littéraire.—L'affaire Dumas-Jacquet.—Diffamation ou caricature.—Plaidoyer de M. Demange.—Les successeurs d'Alexandre.—Un trait inédit de Meissonier.—La morte-saison théâtrale.—Une prochaine pièce de M. Pailleron.—Imbert de St-Amand.—Victor Tissot.

Voulez-vous refaire connaissance avec un charmant ivre et un charmant auteur ? Je vous présente, sans plus de cérémonie, M. Gustave Droz, avec son dernier volume, *Tristesses et Sourires*. Joli titre, n'est-ce pas, et qui déjà donne quelque idée de l'écrivain et de son

livre. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais le titre d'un livre me préoccupe toujours beaucoup ; quand je le vois s'étaler, pimpant et coquet, à la vitrine d'un libraire, faire de jolies mines aux passants, je lui trouve une certaine puissance de fascination. Qu'y a-t-il là-dedans ? Est-il dieu, marbre ou cuvette ? S'il est d'un inconnu, quel est cet inconnu ? Faut-il le considérer comme un gâcheur de mortier littéraire, comme un de ces individus qui feraient bien mieux d'auner du drap et d'élever des bœufs ? Ou bien va-t-il prendre son vol et s'imposer du premier coup à l'admiration de notre public parisien ? Si c'est un auteur connu, les points d'interrogation n'en vont pas moins leur train ; vaut-il ses aînés, ce livre ; est-il supérieur ou bien ce talent serait-il en décadence ? Se répète-t-il ou se renouvellé-t-il ? Et alors je me rappelle les émotions littéraires d'autrefois, les pages aimées, les expressions créées qui seules portent un écrivain à la postérité ; et je m'enfonce dans une douce rêverie, et petit à petit, le démon des dilettantis m'aidant, je me trouve, sans m'en douter, avoir acheté le volume. Déjà je le parcours du bout de l'œil, la couverture ne me suffit plus, je veux aller au fond. Trop souvent, hélas ! je ne rencontre que du minerai sans diamant, trop souvent je me dis qu'il aurait mieux valu s'en tenir à la couverture et laisser l'auteur bénéficier du prestige du mystère.

Jamais avec M. Gustave Droz, par exemple. Je voulais vous le présenter, et m'aperçois que la cérémonie est à peine ébauchée. Procédons par ordre et donnons dans le signalement.

Taille moyenne. Cheveux noirs, commençant à grisonner un peu et à diminuer aussi. Barbe très-fournie. Front très-large. Bouche fine. Des dents superbes.

Des yeux fins, doux, brillants et perçants ; les yeux

d'un délicat. Gustave Droz est entre deux âges, il habite Quai Voltaire, il va peu dans le monde, je le vois cependant assez souvent chez son ami M. Pailleron, l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* qui demeure à côté de lui. Signe particulier, je le crois légèrement atteint de la *fièvre verte*. Qu'est cela, direz-vous ? Nous appelons ainsi la maladie qui consiste à vouloir figurer parmi les *quarante immortels*, à entrer à l'Académie Française. Gustave Droz me fait l'effet de pratiquer des tranchées, de se rapprocher de la place ; il jalonne, il va, vient, et ses livres le mettent en passe d'avenir ; avec de tels boulets de canon, il finira bien par emporter cette fameuse citadelle littéraire ; savez-vous que presque tous ses ouvrages atteignent un nombre fabuleux d'éditions, et que son éditeur Victor Havard disait naguère : Droz, ça se vend comme un mauvais livre. Écoutez un peu : *Autour d'une source*, 25 éditions ; *Babolain*, 29 éditions ; *Une femme gênante*, 24 ; *Les Etangs*, 20 ; *Le cahier bleu de Mademoiselle Cabot*, 34 ; *Entre nous*, 50 ; *Monsieur, Madame et Bébé*, 125 éditions. Et ce ne sont pas là des éditions pour rire, comme celles de certains entrepreneurs, qui commencent par mettre sur la couverture : 10^e édition. Et chose plus rare, M. Gustave Droz ne publie que des livres de bonne compagnie, rien de naturaliste ; un tour distingué, une langue simple, l'art des nuances poussé au plus haut degré. C'est le peintre de la vie intime ; psychologue et moraliste délicat, il n'emploie jamais les gros trucs mis à la mode, les souplesses de nos clowns littéraires ; il ne pose ni pour le pessimisme, ni pour le réalisme, il va vers le beau comme d'autres se dirigent vers le laid, et nous montre qu'on peut plaire sans ficelles, sans procédé malsain, sans jeter de la poudre aux yeux.

Tristesses et Sourires, ce sont les impressions d'une grand' mère qui, ayant vécu dans ce temps où il y avait

encore du regret, où on baisait la main aux femmes, où on ne tutoyait pas ses parents, où certain gentilhomme disait qu'il ferait le tour de l'Europe en berline sans toucher du dos le fond de la voiture, se trouve terriblement défrayée dans cette époque de *chic* et de *pschult*, de matérialisme et d'athéisme, de sans gêne et de laisser-aller démocratique. Elle juge et compare : avec quelle grâce et quelle pénétration ; vous allez le voir de suite, car si vous voulez bien, lecteur, nous ferons ensemble une petite excursion à travers ce livre.

D'abord, quelques lignes de la préface : " Alors que mon bien cher mari vivait encore, la soirée se terminait toujours par une petite causerie où nous rêvions ensemble dans la confiance et l'harmonie de notre vieille amitié. Ce doux bavardage du cœur, qui était comme le prélude de notre pièce du soir et souvent se confondait avec..... Heures bénies ! Comme nos âmes étaient proches ! Dieu a rappelé à lui le compagnon bien-aimé de ma vie. Je n'ai pas murmuré ; mais depuis, j'ai trouvé la solitude du soir bien douloureuse, car mon cœur aussi bien que mon esprit avaient pris l'habitude d'être heureux à cette heure-là."

Grand merci à deux petits enfants, qui chaque jour l'escortent jusqu'au bout du parc comme de petits gardes du corps. Pierre guide la course, et Louise écarte de temps en temps un petit caillou gros comme une noisette, qui, dans sa pensée, aurait pu la faire trébucher. La grand' mère sourit et la voilà qui se prend à philosopher : " Le petit enfant et le vieillard sont deux poètes enfermés dans leur impuissance : celui-ci ne peut plus, celui-là ne peut pas encore. Voilà, je crois, le lien secret qui les réunit l'un à l'autre. Ainsi que deux prisonniers, ils regardent la vie à travers les barreaux ; non par la même fenêtre assurément, mais ils se sentent



PENITENCIER DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

Soumissions pour Charbon.

DES SOUMISSIONS cachetées, endossées "Soumission pour Charbon", seront reçues au Bureau du Préfet, jusqu'à midi, le 8^{me} jour d'AOUT 1884, pour les quantités suivantes de Charbon requises pour l'année 1884-85, savoir :—

175 tonnes de Charbon dur—	<i>Egg size.</i>
50 " " " "	— <i>Store size.</i>
50 " " " "	mou.

Des blancs de formule de soumission seront fournies et les conditions données par le sousigné, sur application.

GODF. LAVIOLETTE,
Préfet.

21 juillet 1884.

voisins et se touchent tout en se tournant le dos. Je me suis efforcé de transmettre à mes enfants et petits enfants le respect que j'avais moi-même pour le passé de ma famille, qui est aussi le leur et doublement, puisque mon mari a voulu qu'ils en portassent le nom. Mais sûrement ils ne garderont pas de moi le souvenir profond et religieux que m'a laissé ma grand' mère. Outre que nos mérites ne sont pas à la hauteur des siens, les mœurs et les idées ont terriblement changé depuis que je suis au monde. Le caractère sacerdotal de la paternité s'est effacé peu à peu, du consentement des deux parties, car tout se vote et se discute à l'heure qu'il est. On s'est habitué à penser que la tendresse suffisait à tout et l'on a considéré le culte de la famille comme un costume d'apparat inutile et gênant. Pour protester contre une hiérarchie dont on ne comprenait plus la grandeur sociale, on est tombé dans l'abandon des idées égalitaires et le laisser aller de la camaraderie ; un souffle d'indépendance et de familiarité a tenu la place du respect et des pieuses contraintes d'autrefois."

La baronne a deux voisins, son cousin d'Orquenay et le docteur Térou ; le premier, ancien diplomate ecclésiastique, fin comme l'ambre et bon comme le pain, prêtre et gentilhomme jusqu'au bout des ongles, le second brave homme, excellent praticien, mais faisant profession d'athéisme et croyant au *dieu molécule*. Elle cause beaucoup avec l'un et l'autre. Écoutons un bout de conversation avec l'abbé.

"—La perfection humaine n'est pas d'être parfait, baronne, mais simplement de croire qu'on pourra mériter de l'être plus tard et ailleurs. Ce que nous appelons ici-bas vertu n'est que le reflet pâle et terni de la vérité de Dieu qui n'est pas de ce monde. Bien connaître ses défauts, c'est être un homme extraordinaire, vouloir les supprimer c'est être un fou.

—Mais que faut-il en faire, sans indiscrétion ?

—Les redresser de son mieux et tâcher de s'en servir. Il y a une foule d'imperfections dont on peut tirer parti lorsqu'on a su leur trouver un manche et qu'on a le désir du bien. Mieux vaut, en somme, vivre avec quelques durillons au pied que d'avoir la jambe coupée..... d'autant plus qu'après l'amputation on souffre encore de ses durillons, à ce qu'assurent les vieux militaires. Il ne faut pas s'éplucher jusqu'au sang, se brosser jusqu'à la corde, et prendre pour des souillures les poils de son habit. Réver uniquement l'exquis et le poursuivre avec acharnement, c'est fort bien, mais il y a mieux à faire.

—Et quoi donc ?

—Devenir passable tout simplement. Les imperfections ne sont pas un obstacle à bien vivre, il me semble même qu'un bon petit défaut dont on connaît le fort et le faible, peut devenir un excellent conseiller ; si toutefois on est assez modeste pour écouter ses avertissements : " Ne saute pas ce fossé, tu y tomberais encore, et tout le monde se moquerait de toi." Voilà ce que murmure le défaut et ce qu'il est salutaire d'entendre.

—En un mot, vous sauvez les gens par la crainte du ridicule ? Ce n'est pas le plus noble des mobiles, je vous le concède ; mais il ne faut pas trop regarder à la limpidité du remède qui vous soulage. Le bâton est tordu, qu'importe, s'il vous aide à marcher.

—De sorte que si le diable en personne m'offrait son bras pour me conduire au paradis et me menait en effet jusqu'au seuil ?...

—Il ne fera pas cela, baronne, et vous irez sans lui,

mais s'il le faisait, il faudrait remercier ce vaurien ; une politesse en vaut une autre, comme on dit. Cela me rappelle une observation du baron me disant : " Mon cher voisin, j'ose croire qu'à un certain point de vue l'homme est un pot... un pot dont la vanité est l'anse. Et je m'imagine que si Dieu a mis cette anse en évidence, c'est pour indiquer clairement par où il faut prendre le pot pour le retirer du feu, ou le sauver de quelque accident." Je suis obligé de convenir qu'il y a beaucoup de vrai dans ces paroles. J'ai souvent usé pour les autres... et pour moi-même de cette anse précieuse ; l'un de ses grands mérites est de ne jamais rester dans la main."

Quant à son parpaillot de docteur, il faut voir comme la baronne le rabroue et lui rive ses clous. Elle, si douce, si aimable, elle s'indigne, elle en vient à l'éloquence et jamais peut-être on ne vit meilleurs sermons en style familier. " Vous ne voulez plus de culte, de religion, et vous passez votre vie à dire la messe devant des principes plus incompréhensibles cent fois que les dogmes les plus mystérieux. Vous adorez les vessies, vous sanctifiez les lanternes, vous encensez les girouettes, vous... tout vous est bon pour pontifier. O Téroù ! comme votre athéisme me rend religieuse ; comme j'aime Dieu depuis que vous le niez ; comme je deviens croyante en face de votre incrédulité sacerdotale. Après avoir démoli nos temples, vous entendez qu'on respecte vos boutiques ! Jour de ma vie, mais définissez au moins les mots de votre enseigne !... Mais que fait-elle donc votre science ? Elle met des étiquettes sur les mystères, elle catalogue ses ignorances, elle saute pardessus les abîmes et crie bien haut qu'elle les a compris..."

Que de fines réflexions sur toutes choses et quelques

autres encore ! sur les femmes et le mariage, sur Paris et la province, le temps présent et le temps passé ! Quelle jolie âme que celle de la baronne et comme il faut remercier Gustave Droz de l'avoir découverte ! Pendant ces quatre cents pages, pas une défaillance, pas un mot de trop, mais partout une proportion exquise, un ton et une mesure parfaits. Je dois bien des heures charmantes à Gustave Droz, mais jamais peut-être je n'ai eu avec lui de plaisir plus vif qu'en lisant ses Tristesses et Sourires.

Dans nos salons littéraires, on parle beaucoup du procès Dumas-Jacquet. M. Alexandre Dumas ayant acheté à un peintre de second ordre certain tableau pour la somme bien respectable de 18,000 francs, en vint à se dégoûter de l'œuvre et s'en défit. M. Jacquet se crut offensé dans sa dignité d'artiste, car il comptait que son tableau figurerait dans la collection de M. Dumas, et, pour se venger, il imagina de peindre et d'exposer M. Dumas en l'affublant d'un costume oriental, avec cette suscription : *Un marchand juif de Bagdad*. M. Alexandre Dumas venait justement de faire représenter à la Comédie Française *La Princesse de Bagdad* qui, entre parenthèses, avait assez médiocrement réussi. Son gendre, M. Lippman, prit fait et cause pour lui, et, d'un coup de canne, creva la toile où son beau-père était caricaturé. De là, naturellement, l'affaire fit grand bruit, on parla d'un duel, M. Alexandre Dumas finit par assigner M. Jacquet pour obtenir que le tableau en question fut détruit ou tout au moins qu'on ne permit plus de l'exposer en public. Il a eu gain de cause en partie ; mais il aurait peut-être mieux valu pour sa gloire qu'il se tint tranquille, car les échos du Palais de Justice ont

retenti des mordantes attaques de l'avocat de M. Jacquet, et la presse s'est empressée de les rapporter.

En effet, M. Demange a rappelé des précédents célèbres : " Horace Vernet n'a-t-il pas, dans sa *prise de la Smala*, dépeint sous les traits d'un juif qui s'enfuit avec une cassette certain financier parisien dont il avait eu fort à se plaindre ? Et Michel Ange n'a-t-il pas précipité dans l'Enfer de son *Jugement dernier*, à la chapelle Sixtine, certain cardinal qui avait essayé de lui nuire ? Ce cardinal s'étant plaint au pape Paul III, celui-ci lui répondit en souriant : " Je ne puis tirer personne de l'Enfer ; mon pouvoir s'arrête au Purgatoire." Un autre peintre, Hippolyte Flandrin, ayant achevé le portrait d'un particulier avare qui négligea de le payer, prit son pinceau, dessina des barreaux sur la toile et traça au-dessous ces simples mots : prison pour dettes... Est-ce le tableau qui est une diffamation ? Mais M. Jacquet a revêtu M. Dumas d'un caftan superbe. Est-ce le titre du tableau : *marchand juif*. Marchand ? Mais le Code de commerce définit le marchand : celui qui achète pour revendre. C'est justement ce qu'a fait M. Dumas. Juif, mais le mot n'est pas une injure et M. Dumas va se brouiller, s'il prétend le contraire, avec toute la colonie israélite de Paris. Est-ce au crime de l'avoir caricaturé ? Ecoutez ce que disait Jules Janin : " La caricature mord à droite et à gauche ; elle égratigne sans doute, mais elle est si bonne fille qu'il faut la laisser passer." Il n'y a guère que Lamartine qui ait refusé de laisser caricaturer ses traits : " Ma figure, disait-il avec pompe, ma figure appartient à tout le monde, au soleil comme au ruisseau. Mais je ne puis permettre qu'on ridiculise la figure humaine, qui est un présent de Dieu ! " M. Dumas entend-il soulever cet argument si céleste... Il eût fait preuve d'esprit en ne se fâchant pas de la charge d'atelier de Jacquet, de la *scie* qu'il lui avait montée. Mlle

Gauge ne fit point de procès à Girodet qui l'avait dépeinte en Danaé recevant une pluie d'or, parce qu'elle avait oublié de le payer !

Ajoutons que l'avocat de M. Dumas, M. Cléry, a eu lui aussi, beaucoup d'esprit, et que son illustre client se donne parfois les apparences de défauts qu'il n'a pas, car il est vraiment bon, charitable, et fait beaucoup de bien autour de lui. Il publie en ce moment une grande édition annotée de ses œuvres et prépare une pièce pour la Comédie Française. Sa brouille avec Madame Aubernon de Herville, dont le salon littéraire rappelle les fameux salons du 18^{me} siècle, a donné lieu à un bien joli mot. Madame Aubernon reçoit beaucoup de littérateurs, d'académiciens, et on prétend que quelques-uns, jaloux du grand nom de cet auteur, n'ont pas vu avec peine son départ de ce salon. Un homme d'esprit en faisait l'observation et ajoutait finement : " Ce sont les successeurs d'Alexandre."

Voulez-vous une anecdote inédite sur Meissonier ? Je l'ai entendue raconter avant-hier chez M. Pailleron, et je vous la sers tout chaud, tout bouillant.

Alexandre Dumas, déjà nommé, va un jour visiter l'atelier de son ami Meissonier avec une dame colossalement riche, Madame de C... On admire beaucoup, comme de juste, et en se retirant, au moment de monter en voiture, Madame de C... dit à l'auteur de la Dame aux Camélias :

—Voulez-vous me rendre un service ?

—Bien volontiers.

—Eh bien, je vous demande de remonter et de demander à Meissonier s'il veut me vendre, séance tenante, trois de ses tableaux (tel et tel) pour trois cent mille francs ?

M. Dumas monte et transmet la proposition à l'artiste.

—Impossible, cher ami, ces trois tableaux, je les destine au Louvre après ma mort.

M. Dumas raconte la réponse.

—Qu'à cela ne tienne, reprend Madame de C..., j'achète les trois tableaux et m'engage à les léguer au Louvre.

Nouvelle ascension.

—Cette fois, dit M. Dumas, tout est arrangé et je vous apporte les trois cent mille francs.

—Non, réplique Meissonier, ce ne serait plus moi qui les donnerais, je les garde.

Que dites-vous de ce trait-là ? Voilà du désintéressement, ou je ne m'y connais pas.

La morte saison théâtrale a commencé, et je ne vois pas grand'chose qui mérite de vous être signalé ; à l'Opéra, au Théâtre français, à l'Opéra comique, on vit sur les anciennes pièces. Les auteurs sont en travail, et

mon illustre ami, M. Pailleron, termine la sienne pour la Comédie française ; elle aura, me disait-il, trois actes, comme personnages un homme et cinq femmes ; pièce de sentiment à la fois et de caractère. Il l'a remise vingt fois sur le chantier ; car noblesse et succès obligent, et après *le monde où l'on s'ennuie*, il faut réussir. Et non-seulement il faut faire bien, ajoutait-il, mais encore il faut faire différent, afin que la critique ne vienne pas dire qu'on se recommence. Au reste, j'aurai bientôt l'occasion de vous portraiturer M. Pailleron et d'analyser son œuvre ; je ne veux pas aujourd'hui déflorer mon sujet.

J'aurais encore bien des ouvrages à vous recommander, mais l'espace me manque, et voici aussi la mort-saison de production littéraire qui s'avance et me permettra de me mettre en règle. Cependant dès aujourd'hui je veux dire un mot de deux bons livres qui viennent de paraître chez l'éditeur Dentu : *La cour de l'impératrice Joséphine*, par Imbert de St-Amand, et *la Police secrète prussienne*, par Victor Tissot.

M. Imbert de St. Amand s'est constitué l'historiographe ému et éloquent des femmes, des reines du 17ème et 18ème siècle. Voici les titres de quelques-uns de ses livres : *La cour de Louis XIV* ; *la cour de Louis XV* ; *les beaux jours de Marie Antoinette* ; *le château des Tuileries* ; *Marie Antoinette et l'Agonie de la Royauté* ; *la jeunesse de l'Impératrice Joséphine* ; *la citoyenne Bonaparte*. Cette fois il nous montre la cour de la citoyenne Bonaparte devenue impératrice. Dans cette succession de tableaux très vivants, nous voyons passer la figure vénérable du pape Pie VII, qui habita

un instant les Tuileries : “ Un jour, dit l’auteur, comme il avait autour de lui une foule émue et prosternée, il aperçut un homme dont le visage chagrin portait encore la trace des passions anti-religieuses, et qui se détournait comme pour se soustraire à la bénédiction apostolique. Alors le Saint-Père s’approchant de cet homme, lui dit avec douceur : “ Ne fuyez pas, monsieur, la bénédiction d’un vieillard n’a jamais fait de mal à personne.” Ce mot touchant qui circula dans tout Paris, y produisit la meilleure impression... Dans les établissements publics que le pape honora de sa présence, il fut reçu en souverain. On vit l’athée Lalande lui-même toucher aux pieds du pontife et baiser sa mule... Cependant Pie VII n’était que médiocrement satisfait de son voyage. On ne lui avait pas ménagé les hommages, mais, au point de vue politique, on ne lui avait fait aucune concession sérieuse.... Celui qui devait être le prisonnier de Fontainebleau s’en allait triste pour le présent, inquiet pour l’avenir, et se demandait si son hôte ne dirait point comme Voltaire : “ Il est très bien de baiser les pieds des papes, mais pourvu qu’on leur lie les mains.”

M. Victor Tissot qui connaît l’Allemagne comme un curé connaît son bréviaire, a pris pour devise de son nouveau livre ce mot de Frédéric II, qui résume si bien la politique secrète de la royauté prussienne : “ Soubise a cent cuisiniers et un espion ; moi j’ai un cuisinier et cent espions.” C’est un axiome reconnu en Allemagne que tout prussien en voyage doit rapporter au pouvoir ce qu’il a vu, et on sait avec quelle habileté M. de Bismark se sert d’*fonds des reptiles* ! Connaissez-vous bien l’opinion publique, lui demandait un de ses partisans. Si je la connais, répartit le chancelier de fer, mais c’est moi qui la fais ! Ah certes, oui, les espions en Allemagne sont nombreux comme les grains de sable du bord de la mer, tout allemand est en quelque sorte l’es-

pion d'un autre allemand, et la police secrète est là-bas le grand, ou du moins un des principaux instruments de règle. Une police organisée comme une armée, raide, dure, formaliste, mais intelligente, active et toujours en éveil ! Les révolutions, disait Saint-Just, ne se font pas avec de l'eau de case, et de même il faut ajouter que la politique est un peu comme la cuisine, il n'en faut pas voir les apprêts. Si cependant vous voulez voir les apprêts de la cuisine prussienne et bismarkienne, goûter les sauces, apprécier les plats, lisez Victor Tissot. Vous y trouverez toutes les recettes, sous une forme très anecdotique, variée et parfaitement instructive.

VICTOR DU BLED.

L'AMIANTE C'EST LE MILLION

[EXTRAIT]

Vous avez vu qu'en France, les savants, les journalistes, les autorités municipales et politiques concourent avec l'industrie pour mettre en lumière par l'étude et des expériences répétées, notre chrysotile canadienne. Voici que l'armée et la marine veulent en faire de la charpie pour l'usage des hôpitaux et le pansement des blessés sur le champ de bataille. C'est une idée d'économie tout à fait plausible. L'amiante en bourre réunit toutes les qualités de la meilleure charpie, et de plus elle est impérissable. Elle peut servir dix, vingt, cent fois et toujours, en la purifiant au feu.

Un de mes amis, M. Edouard Fréchette, m'a raconté qu'étant un jour avec un parti d'arpenteurs occupé à relever la ligne provinciale, entre les deux provinces de Québec et d'Ontario, le feu prit de nuit à leur tente et la consuma entièrement avec une partie de leurs chaussettes et de leurs hardes. Et c'était au cœur de l'hiver, et le parti était campé sur les bords du lac Témiscamingue, à plus de deux cents milles des derniers établissements. Inutile de vous parler des souffrances qu'ils eurent à endurer avant d'arriver aux habitations. Ils ont failli tous périr d'épuisement et de froid. Et ces accidents se répètent plus souvent qu'on ne le pense. Ils seraient évités, on en serait doublement à l'abri, si on avait des tentes tissées d'amiante au lieu de chanvre ou de coton. Les chasseurs pourraient en profiter aussi

bien que les arpenteurs. Essayons-en, perfectionnons le tissu d'amiante, et les armées elles-mêmes finiront par l'adopter dans la confection de leurs tentes. Qui sait si, un jour ou l'autre, on n'en fera pas des voiles de navires ?

Les cordons des appareils de sauvetage au cas d'incendie, les câbles dont les pompiers ou les sapeurs font usage devraient tous être en filin d'amiante. Le simple bon sens l'impose.

—Au feu ! au feu ! à ce cri, nos pompiers obéissent comme s'ils étaient mus par des ressorts. Ils sont tous des hommes d'élite, rivalisant de valeur entre eux. Leurs pompes sont parfaitement entretenues et leur promptitude au service est aussi admirable que leur courage porté jusqu'à l'imprudence, dans la lutte humanitaire contre le terrible élément.

Ce n'est pas le lieu de faire la peinture d'un incendie. Ces tableaux là se produisent trop souvent dans leur effrayante réalité pour qu'on se permette de les retracer d'imagination, dans le but de faire valoir un coup de plume ou de crayon.

Mais, par exemple, je me suis demandé plus d'une fois en voyant de généreux pompiers tomber victimes de leur courage, poussé jusqu'au dévouement, les uns brûlés à mort, d'autres défigurés ou infirmes pour la vie, si des habits tissés d'amiante, à trame serrée, doublés en flocons pressés du même minéral, avec du jour entre l'étoffe et la doublure permettant à l'air d'y circuler, ne les protégeraient pas contre le feu, de manière à leur permettre de pénétrer au cœur même des brasiers les plus ardents ? Il va sans dire que gants, chaussures et casques seraient de même matière, à l'avenant. Aux

trous des yeux, le mica remplacerait les verres. L'air serait servi au moyen d'une pompe absolument semblable à celle des plongeurs, communiquant au heaume, par un tube à garniture d'amiante. L'invention en vaut la peine, et je ne doute pas que tentée en divers endroits elle finira par réussir. Alors, nous aurons les travailleurs du feu, de vraies salamandres, comme nous avons les travailleurs de la mer—les plongeurs, de vrais batraciens, dans leur scaphandre.

Un incendie de ville combattu par les pompes représente la lutte d'un serpent contre un lion. Quoi de plus semblable à un serpent, que la hausse déroulant ses anneaux dans les rues et dardant sa tête au cœur même du brasier ? Le lion *Incendie* à crinière de flammes, se tord, rugit et recule devant ce terrible adversaire. Mais désormais, avec sa carapace incombustible, son casque aux yeux flamboyants, à forme fantastique, le pompier figurerait le dragon de la fable sur cette scène terrifiante. Serpent et dragon s'aidant étoufferaient promptement le lion, lui arracheraient nombre de victimes et sauveraient des valeurs incalculables.

Par les expériences faites récemment à Paris, au grand soleil de la publicité, je vois qu'on a voulu éprouver la force de résistance de la peinture et du papier d'amiante, à l'action du feu. L'épreuve a réussi à l'admiration des spectateurs arrivés incrédules et sortis enthousiastes. On ne paraît pas y avoir essayé de tissus. Il s'en fabrique pourtant en Europe, avec de véritable amiante ! On aura probablement craint de les exposer à la rivalité de la chrysotile du *canadian rock*, qui nous permet de compter que les tisserands français ne tarderont pas à en produire d'admirables articles d'utilité et de fantaisie. Il suffit pour cela, que des capitalistes viennent constater ici, *de visù*, que nous pouvons leur fournir la matière

première en quantité inépuisable. Je leur tends les deux mains, je les appelle de ma plus douce voix : qu'ils nous arrivent aux premiers jours du printemps et je me fais fort de les renvoyer édifiés et convaincus.

Bientôt vous verrez que M. le Dr Reed a raison, lorsqu'il prétend, que "*la chrysolite peut remplacer avantageusement le coton, le chanvre, le lin, la laine et la soie.*"

Oh ! par exemple ! nous aurons une révolution commerciale effrayante, le jour où l'amiante arrivera à détrôner le *Roi Coton* et la *Reine Soie*, en même temps qu'elle brisera la navette des ouvriers *Chanvre* et *Lin* et fera tomber la quenouille des mains de la vieille bourgeoise *Laine*.

Le raisonnement de la position est des plus simples, le voici !

Dans le monde civilisé d'Europe et d'Amérique, parmi les populations sémétiques mêmes de l'Asie, le vêtement est au moins de convenance lorsqu'il n'est pas de nécessité absolue. Dans les climats rigoureux, le vêtement se double de l'habillement. A trente et quelques degrés de froid, on a besoin de s'envelopper dans une peau d'ours ou de buffalo. Force est de renoncer à la mode de la feuille de vigne. Si les enfants de la mère Eve sont si frileux, c'est que, paraît-il, sa faute a jeté du froid entre le ciel et eux.

Dans nos régions septentrionales, entre les 45 et 60^{me} parallèles, il nous faut nous vêtir et nous habiller, tout comme il nous faut manger pour vivre. C'est de rigueur ?

Il est vrai que les Esquimaux, nos compatriotes sans le savoir et les plus avancés..... vers le pôle Arctique,

ne sont pas particuliers sur leur linge : mais quand ils iront voter, dans les villages, les villes, les comtés,— que le génie du colonel Rhodes fera surgir de leur territoire, il leur faudra se vêtir au moins d'une chemise,— pour avoir le droit de marcher ensuite en électeurs consciencieux, les mains dans leurs poches.

Il est également vrai, que les Sioux, les Pawnees, les Cris, les Pieds-Noirs et autres *ejusdem farinae de blé de sarrazin*, se couvrent de peaux de bêtes plutôt que de cotonnades. Encore, affectionnent-ils la chemise et le surtout de calicot :—que les *Indiennes* savent particulièrement faire valoir, puisqu'elles lui ont donné leur nom :—mais ces citoyens forcés, ces électeurs de l'avenir sont en dehors de notre cercle.

La ceinture du globe terrestre—par mesure de cinquante et jusqu'à soixante degrés de chaque côté de l'Equateur—en admettant des franges, est tissée de coton, de lin et de chanvre. Je veux dire par là que sous ces latitudes on se vêt et généralement on s'habille aussi.

Dans le monde civilisé auquel nous nous vantons d'appartenir, à l'ombre immense de la croix, l'homme peut se passer d'or, d'argent, de richesses, de palais, de tout ce qui fait le luxe matériel, il peut aussi se passer de beaux arts, de théâtre, de littérature, d'éloquence, de science, de toute cette farce qu'on appelle la gloire, perpétuée par les historien, des conteurs souvent ennuyeux ou menteurs ; mais il ne saurait se passer de foi d'abord, ensuite du bon sens qui découle de la foi, après, de pain pour se nourrir et enfin d'une chemise pour se couvrir et d'un habit pour la décence.

C'est entendu et compris du premier mot, sans qu'il

soit besoin d'agrémenter une vérité de diamant, du strass de la rhétorique !

Or, le prix de revient de la chrysotile du Canada, est au plus de cinq sous à la livre. Avec l'emploi d'extracteurs perfectionnés, ce prix diminuera au lieu d'augmenter. La concurrence seule pourra le faire hausser, et cela prendra des années.

A ce compte, les producteurs du minéral brut réalisent des profits de cent pour cent en le vendant à dix sous la livre.

Pour broyer le minéral, le réduire en ouate propre à la filature, disons un sou par livre.

Pour fabriquer une étoffe, convenable à l'habillement du peuple, ajoutons neuf sous, une exagération ! Car une livre devra courir un mètre au moins sur le métier

Au prix de revient, prix fixé avec marge ; le mètre du drap d'amiante coûte un franc—ou vingt sous. Il vous faut cinq mètres pour vous habiller, soit cinq francs, au prix de revient.

Accordons aux manufacturiers et aux commerçants, deux cents pour cent, pour frais de transport, emmagasinage, relations, retards, accidents, pertes, etc., ce doit être raisonnablement assez, n'est-ce pas ?

Avec cela, votre habillement ne vous coûte encore que \$3.00

En consentant à \$5.00 de fournitures pour doublures, boutons, boutonnères, coupe et façon, je dépasse encore la note n'est-ce pas ?

Cependant, vous voilà habillé convenablement et

solidement, des pieds à la tête, pour la somme de huit dollars !

- Ajoutez, si cela vous convient, une chemise et six faux cols—valeur cinq francs ! deux paires de chaussettes—encore cinq francs.

Etes-vous assez beau comme cela ? Avec dix piastres ou cinquante francs, vous voilà vêtu chic, à plaire aux plus belles du canton, à séduire la Rosière, et surtout à braver l'air, la pluie, le soleil et les immondices. Que d'accidents dûs au sordide, qui disparaîtront au feu ! Soit végétales, comme le coton, le lin, le chanvre, soit animales, comme le crin, le poil, la laine ou la soie, les matières textiles nécessitent des frais d'installation et de culture considérables, une habitation, une propriété agricole, une plantation, de l'élevage et des soins constants ; en un mot une manutention coûteuse pour la production seule jusqu'aux portes de la fabrique.

- Avec cela, que d'ennemis à redouter ! Que de maladies s'attaquent aux moutons, nos fournisseurs de laine ! aux vers à soie dans les magnaneries ! Que d'accidents atmosphériques causent la ruine des plantations de coton, des champs de lin et de chanvre ! Une fois récoltés, engrangés, ils sont encore exposés aux fureurs de l'air et de ses tourmentes, de l'eau et du feu : ah oui ! du feu surtout, qui non content de ronger le cœur de la terre, lui imprime trop souvent des morsures effrayantes, au sein ou à la face, que nous suffisons à peine à guérir de nos larmes.

En somme, je ne crois pas encourir une action en dommage, si je déclare que les éléments qui constituent notre globe font mauvais ménage, sont presque constamment en guerre entre eux. *L'air attise le feu, que*

l'eau essaie d'éteindre, pendant que *la terre* inoffensive subit péniblement les conséquences de leur rage.

Villes, villages, palais, richesse issues du talent, de l'industrie, du commerce, du travail, de l'économie, du cœur, de l'amour, de l'avarice même, moissons, forêts, fruits, fleurs, tout y passe. Sur ces ruines, il reste l'homme, le Roi de la Terre, cherchant un débris, un tesson quelconque, pour y laisser couler ses pleurs, le prix des pots cassés.

—Aujourd'hui, le Feu règne en despote, en tyran. Il est impitoyable! C'est lui qui vient de bouleverser un monde dans l'archipel Océanique, et qui a pris un morceau de l'Océan même, pour en faire un linceul à cent milles hommes; c'est lui qui a renversé Ischia. Il fumait son cigare par le Vésuve. Le sybarite, fatigué sur sa couche, a changé de position et d'un coup d'épaule a renversé une ville. A côté de lui, Gulliver, au milieu des Lilliputiens, n'est plus qu'un enfant.

—Mais laissez faire! Ce monstre a trouvé une maîtresse et vous savez ou vous apprendrez que l'amour est le tempéramment spécifique de la violence.

Il est dans les montagnes de Thetford et de Colraine, une petite fée qui cache son soulier dans les cendres des pins et des chênes. Ce soulier nous paraît bien petit aujourd'hui, mais lorsque Cendrillon Amianto le montrera au tyran, vous verrez que Sa Majesté le Feu trouvera chaussure à son pied.

Jeune et joli garçon, vous êtes toiletté d'amiante, des pieds à la tête, sans même laisser un carreau libre à la place du cœur. Les savants reconnaissent que l'amiante résiste à tous les feux, sauf à celui de l'amour. Peine inutile alors que de gâter un habit pour livrer une

tranchée ouverte sur une citadelle déjà rendue, ou à la veille de se rendre. Car, on a beau dire, il n'est pas de batterie plus irrésistible, quand on a, vingt, trente, quarante, peut-être même cinquante ans, que deux beaux yeux chargés d'amour, ayant l'esprit pour canonnier. Il n'y a pas d'amiante qui tienne contre cela.

Nous ne sommes pas tous des muscadins, Dieu merci ! et la plupart de nos femmes ou de nos mères de famille savent couper un habit et travailler de l'aiguille. L'habit sera peut-être moins *fashionable*, mais en revanche il n'en sera que plus résistant, et de plus, il s'en émanera un parfum d'affection qui fait du bien au cœur. Cet habit là ne coûtera, bien sûr, pas plus de cinq piastres et il vaudra mieux que celui de dix. Tous deux résisteront également au feu de l'allumette, de la pipe, comme au feu du tonnerre.

L'habit d'amiante, c'est déjà quelque chose sans doute, mais songez donc à l'application de ce minéral comme peinture incombustible aux murs et aux toitures de nos maisons, aux boiseries intérieures, aux planchers et aux plafonds ! Décidément, il n'y aura plus que cette peinture là ! Les assurances contre le feu en frémissent jusque dans moëlle de leurs os.

Et les rideaux et les tapis, et les couvertures de meubles, et la lingerie donc ! Vous voyez cela d'ici !

La lingerie ! fait énorme pour les séminaires, les couvents, les collèges, les hôpitaux, les palais, les hôtels, fait immense pour toutes les familles !

Nappes, serviettes, essuie-mains, draps de lit, couvre-pieds, broguets d'enfant, jupons, cotillons, robes, chemises mêmes, tout est en amiante !

Et plus de laveuses maussades, au nez fin, plus de buanderies, plus de Chinois! On lave son linge sale en famille, en causant gaiement, autour du *feu* qui fait la besogne de *l'eau*. Le tyran n'est plus qu'un esclave.

Quant aux tissus fins, aux soieries, à la passementerie, ce n'est pas notre affaire. Objets de fantaisie ou de luxe, les fabricants sauront toujours les faire payer un haut prix, à la vanité, ou si l'aimez mieux, à la bêtise humaine. Je ne m'en plaindrai pas, parce que sans le savoir, ils serviront d'annonce *au Million de l'Amiante*.

A. N. MONTPETIT.



A V I S .

Le soussigné recevra jusqu'à VENDREDI, 1er AOUT prochain, des soumissions de la part des personnes désirant obtenir le privilège de tenir le passage de la rivière Ottawa, entre le township de Clarence, dans la province d'Ontario, Canada, et Thurso, dans la province de Québec, Canada, en conformité des conditions définies dans les règlements, dont on peut se procurer des copies au département du Revenu de l'Intérieur, Ottawa, ou du percepteur du Revenu de l'Intérieur à Ottawa.

Chaque soumission doit établir le montant que le soumissionnaire consent à payer par année pour le privilège en question. Ce montant sera payable d'avance suivant les conditions du bail fait pour cinq années, à dater du 1er août 1884.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté par une des banques chartrées faisant affaire à Ottawa, pour la moitié du montant offert par année dans la soumission. Ce montant sera mis au crédit du compte de la première année dans le cas où la soumission sera acceptée et tous les autres chèques seront remis excepté dans le cas où les soumissionnaires se désisteraient, le montant sera alors confisqué.

Toutes les lettres doivent être adressées au soussigné et porter la suscription : " Soumission pour le passage entre Thurso et Clarence."

E. MIALL,

Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

Département du Revenu de l'Intérieur,
Ottawa, 11 juillet 1884.

A VENDRE.

Les volumes I et II des NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES
années 1882-1883..... \$1.50 le volume.

LA POÉSIE FRANÇAISE AU CANADA, un volume in-8o contenant des poésies de nos principaux poètes, d'une notice de M. Benjamin Sulte sur la poésie canadienne..... \$1.50.

S'adresser au

DIRECTEUR DES SOIREEES CANADIENNES.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1883—ARRANGEMENTS D'ETE—1884

A partir de LUNDI, 2 JUIN, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit:

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean.....	8 00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup et Ste-Flavie.....	12.00 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	6.00 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean.....	8.00 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	2.15 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	5.45 A.M.

Le char Pullman qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étafon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,
Surintendant en Chef.

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N.-B., 6 décembre 1883.



MILLE ISLES, RIVIERE ST-LAURENT

DES BAUX pour vingt ans (renouvelable-) de certaines îles du groupe ci-haut nommé; quelques-unes situées dans le voisinage de Gananoque, dans le comté de Leeds, Ontario, d'autres près de Fiddler's Elbow et dans le Raft Channel, et près de Westminster Park, et toutes spécialement choisies pour leur beauté et leur position, offertes à l'encan, à la maison des Douanes, Gananoque, à 2 heures p.m., VENDREDI, le 25 du courant.

Pas plus d'une île ne sera adjugée au même acheteur, et le compétiteur heureux devra payer, au moment de l'adjudication, le prix du loyer d'une année, à l'officier de ce Département qui sera présent aux lieu et place ci-haut mentionné, autrement l'île sera remise immédiatement à l'enchère.

On pourra voir une carte géographique des îles ci-haut mentionnées et connaître les conditions du bail en s'adressant durant les heures de bureau, de cette date au jour de la vente, à la maison des Douanes, à Gananoque ou Rockville, et au Bureau de Poste à Rockport, ou à ce Département.

L. VANKOUGHNET,
Député du Surintendant Général des
Affaires des Sauvages.

Département des Sauvages,
Ottawa, 8 juillet 1884.

STATUTS DU CANADA.

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur
de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,
Imprimeur de la Reine.

OTTAWA, Avril 1884.

PROVINCE DU CANADA.

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil	1	00
“ “ B. C.....	3	25	Lois Criminelles en 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, à 1874.....	1	25

PUISSANCE DU CANADA.

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32&33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I....	1	25
33	“ 1870.....	0	80	“	“ “ Vol. II...	0	40
34	“ 1871.....	0	80	“	“ “ Vols I&II	1	50
35	“ 1872.....	2	00	“	1880, Vol. I....	1	25
36	“ 1873.....	1	60	“	“ “ Vol. II...	0	50
37	“ 1874.....	1	43	“	“ “ Vols I&II	1	60
38	“ 1875, Vol. I. . .	1	50	44	“ 1881, Vol. I....	0	80
“	“ “ Vol. II...	0	80	“	“ “ Vol. II...	0	60
39	“ 1876, Vol. I....	0	80	“	“ “ Vols I&II	1	25
“	“ “ Vol. II...	0	80	45	“ 1882 Vol. I. . .	1	00
“	“ “ Vols I&II	1	50	“	“ “ Vol. II...	1	00
40	“ 1877, Vol. I....	1	00	“	“ “ Vols I&II	2	00
“	“ “ Vol. II...	0	60	46	“ 1883, Vol. I....	1	60
“	“ “ Vols I&II	1	50	“	“ “ Vol. II...	0	60
41	“ 1878, Vol. I....	0	80	“	“ “ Vols I&II	2	00
“	“ “ Vol. II...	0	35				
“	“ “ Vols I&II	1	00				



AVIS AUX ENTREPRENEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour Charbon, Edifices Publics," seront reçues jusqu'à LUNDI, le 21 JUILLET prochain, pour

FOURNIR DU CHARBON

à tous les édifices publics fédéraux, ou à l'un quelconque de ces édifices

On pourra obtenir des devis, formules de soumission et tous autres renseignements nécessaires, en s'adressant à ce département dès et après le 24 courant.

Les soumissionnaires sont avertis que les soumissions ne seront prises en considération que si elles sont faites sur les formules imprimées fournies et portent leurs véritables signatures.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de banque, *accepté*, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq par cent du montant de la soumission. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le Département ne sera pas tenu d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. H. ENNIS, Secrétaire.
Ministère des Travaux Publics, Ottawa, 21 juin 1884.

MILICE.

DES SOUMISSIONS cachetées, marquées au coin gauche de l'enveloppe, "Soumissions pour Habillements et Approvisionnements Généraux des Magasins," et adressées à l'honorable Ministre de la Milice et de la Défense, seront reçues jusqu'à midi, LUNDI, le 11 AOUT, 1884.

L'on pourra se procurer des formules des soumissions, imprimées, contenant des détails complets, du Département à Ottawa, et des différents Magasins Militaires, ou l'on pourra examiner aussi des patrons scellés de tous les articles, savoir:—Des Bureaux des Surintendants des Magasins à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St. Jean, N.B.

Les soumissions n'ayant pas de rapport aux patrons scellés du Département ou accompagnées de patrons spéciaux ne seront pas reçues.

Aucune soumission ne sera reçue à moins qu'elle ne soit faite sur les formules imprimées fournies par le Département.

Les matériaux entrant dans la confection de tous ces articles ainsi que la main-d'œuvre devront être canadiens.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté, d'une banque canadienne, pour un montant égal à six par cent du montant total de la valeur des articles pour lesquels la soumission est faite; lequel montant sera forfait si le soumissionnaire décline de signer le contrat quand il en sera requis, ou s'il ne remplit pas son contrat. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le Département ne sera pas tenu d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

C. EUG. PANET,
Député du Ministre de la Milice et de la Défense.
Ottawa, 4 juillet 1884.

CHEMIN DE FER DU GRAND-TRONC

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	6.30 a.m.
".....	".....	7.30 a.m.	2.50 p.m.
Québec.....	Montréal.....	9.15 p.m.	6.00 a.m.
".....	".....	1.00 p.m.	10.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.35 p.m.
".....	Island Pond.....	3.30 p.m.	9.15 p.m.
".....	Portland.....	7.30 a.m.	5.20 p.m.
".....	Toronto.....	12.30 a.m.	6.55 p.m.
".....	".....	9.00 a.m.	10.30 p.m.
".....	".....	8.00 p.m.	9.15 a.m.
".....	".....	11.55 p.m.	11.30 a.m.
".....	St. Jean.....	5.30 p.m.	6.30 p.m.
".....	Rouse's Point.....	6.10 p.m.	8.10 p.m.
".....	".....	7.15 a.m.	9.20 a.m.
".....	Lake Champlain Junction	4.30 p.m.	6.50 p.m.
".....	Sorel.....	8.00 a.m.	12.00 p.m.
".....	".....	5.10 p.m.	8.10 p.m.

CHARS PALAIS et CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

Passages au plus bas prix pour tous les points
de la Nouvelle-Angleterre

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, Gérant Général } Montréal
W. WAINRIGHT, Ass-Gérant }